

Annuaire du Collège de France

121^e année

2020
2021

Résumé des cours et travaux



COLLÈGE
DE FRANCE
— 1530 —



Annuaire du Collège de France

Cours et travaux du Collège de France

121 | 2024
2020-2021

Histoire et cultures de l'Asie centrale préislamique

Frantz Grenet



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/annuaire-cdf/19580>

DOI : 10.4000/12kug

ISBN : 978-2-7226-0778-1

ISSN : 2109-9227

Éditeur

Collège de France

Édition imprimée

Date de publication : 18 novembre 2024

Pagination : 449-477

ISBN : 978-2-7226-0777-4

ISSN : 0069-5580

Ce document vous est fourni par Collège de France



Référence électronique

Frantz Grenet, « Histoire et cultures de l'Asie centrale préislamique », *L'annuaire du Collège de France* [En ligne], 121 | 2024, mis en ligne le 01 octobre 2024, consulté le 28 novembre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/annuaire-cdf/19580> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/12kug>

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

HISTOIRE ET CULTURES DE L'ASIE CENTRALE PRÉISLAMIQUE

Frantz Grenet

Membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,
professeur au Collège de France

La série de cours « L'argenterie de prestige iranienne : un mode d'expression politique et idéologique. 1) L'argenterie sassanide » est disponible, en audio et/ou en vidéo, sur le site internet du Collège de France (<https://www.college-de-france.fr/agenda/cours/argenterie-de-prestige-en-iran-sassanide-et-en-asie-centrale-un-mode-expression-politique-et>), ainsi que le séminaire « Nouvelles approche des sources chinoises (principalement le *Tongdian*) sur l'Asie centrale à l'ouest des Pamirs » (<https://www.college-de-france.fr/agenda/seminaire/nouvelle-approche-des-sources-chinoises-principalement-le-tongdian-sur-asie-centrale-ouest-des>).

ENSEIGNEMENT

COURS - L'ARGENTERIE DE PRESTIGE IRANIENNE : UN MODE D'EXPRESSION POLITIQUE ET IDÉOLOGIQUE. 1) L'ARGENTERIE SASSANIDE

Cours du 14 janvier 2020

Pourquoi, après avoir étudié les phases du développement urbain en Asie centrale, les colonies en Chine, les bouleversements de la conquête arabe, se recentrer sur un sujet qui paraît relever d'une histoire de l'art un peu désuète, celle qui s'attache à de belles pièces de musée sans contexte archéologique ? C'est que ces vases étaient à peu près tout sauf de la vaisselle de table. Leur fonction principale, comme aussi à Byzance, était de porter et disséminer des messages symboliques, au premier rang

desquels était l'image royale. Plusieurs indices suggèrent que, dans cette fonction, ils étaient un vecteur important, peut-être le principal. Dans certains cas aussi, on peut tenter de déchiffrer les motifs comme l'écho d'œuvres écrites ou orales perdues, relevant de la culture de Cour. Tout ceci justifie qu'on y passe deux ans.

Il y a un contraste partiel dans la manière dont s'offre à nous l'art de cour sassanide et celui d'Asie centrale. Pour l'art sassanide, on a les reliefs rupestres, les stucs et l'argenterie ; la peinture murale, qui évidemment a existé, est presque entièrement perdue, ou du moins restera perdue tant qu'on ne fouillera pas les architectures de brique crue. En Asie centrale, on n'a pas de reliefs de pierre (sauf un à Rag-i Bibi en Afghanistan), pas de stuc avant l'époque abbasside, mais de la peinture à foison et de l'argenterie tout autant. Les deux argenteries ont gardé des spécificités, notamment dans l'image qu'elles véhiculent du pouvoir royal (suprême en Iran, partagé en Asie centrale), mais elles n'ont pas cessé de s'influencer mutuellement. L'une et l'autre sont redevables à un héritage « classique », plutôt romain chez les Sassanides, plutôt grec en Asie centrale. Enfin, l'une et l'autre se sont exportées massivement, surtout en direction de la steppe et de la Chine, et ont été imitées avant comme après la conquête islamique. En fait, l'argenterie est probablement le témoin le plus éloquent qui subsiste des contacts interculturels au-delà même de l'Iran et de l'Asie centrale (Boris Marshak : « aucune autre source ne témoigne à ce point du caractère compact du monde médiéval, depuis l'Europe occidentale jusqu'à la Chine, depuis la région de la Kama à l'Inde. »).

Bibliographie

Les bases ont été posées par les grands catalogues dus à des savants de l'Ermitage, là où était (et est encore) la principale collection : Ja.I. Smirnov, *Vostochnoe serebro*, Saint-Petersbourg, 1909 (images seulement) ; I.A. Orbeli et K.V. Trever, *Orfèverie sassanide, objets en or, argent et bronze*, Leningrad, 1935 (en français !) ; parallèlement, Trever, *Pamjatniki greko-baktriskogo iskusstva*, Leningrad, 1940, où se trouve en fait inclus tout ce qui est hellénisant, avec des exemplaires dont on sait maintenant qu'ils datent des IV^e, V^e ou VI^e siècle de n.è. ; tradition poursuivie avec des analyses rajeunies par Trever et V.G. Lukonin, *Sasanidskoe serebro*, Leningrad, 1987 (posthume). D'une grande importance a été l'essai pionnier d'Oleg Grabar dans le catalogue *Sasanian Silver*, publié par The University of Michigan Museum of Art en 1967, qui appelait à dépasser les publications d'objets individuels et à chercher des structures d'ensemble, des « modèles théoriques » archétypiques ; également, et présentant le grand intérêt d'embrasser du même regard l'argenterie byzantine, Jocelyn Toynbee et K.S. Painter, « Silver picture plates of Late Antiquity: A.D. 300 to 700 », *Archaeologia*, vol. 108, 1986, p. 15-65.

Dans les années 1980, on a commencé à distinguer méthodiquement des écoles : Prudence Harper et Pieter Meyers, *Silver Vessels of the Sasanian Period*, vol. I : *Royal Imagery*, New York, The Metropolitan Museum of Art, 1981 ; Boris Marschak [Marshak], *Silberschätze des Orients*, Leipzig, V.E.B. Seemann Verlag, 1986.

Contrairement à l'essai de Grabar qui était l'annexe d'une exposition incluant beaucoup de pièces post-sassanides ou d'exemplaires douteux dont on n'a plus entendu parler ensuite, la grande force des ouvrages de Harper et de Marshak, et auparavant des savants de l'Ermitage, est qu'ils s'appuyaient uniquement sur des ensembles trouvés dans des circonstances excluant les faux (Ermitage), ou sélectionnés par un tri sévère employant les analyses physiques maintenant disponibles (Harper et Meyers, Trever et Lukonin).

Par la suite sont venus surtout des catalogues d'expositions en grande partie commentés par les mêmes Harper et Marshak, qui à l'occasion y ont révisé leurs vues, voir notamment : *Splendeur des Sassanides*, Bruxelles, Musées royaux d'art et d'histoire, 1993 ; *Les Perses sassanides. Fastes d'un empire oublié (224-642)*, Paris, Musée Cernuschi, 2006.

Depuis, on a eu plutôt des catalogues de collections privées qui se sont brusquement enrichies de cette catégorie d'objets, ou des informations ponctuelles sur Internet. Aucun corpus n'était exhaustif à sa date et de nouveaux exemplaires surgissent, de plus en plus fréquemment depuis que les fouilles clandestines se sont intensifiées, notamment en Afghanistan. Le besoin d'une base de données évolutive se fait de plus en plus sentir.

Considérations générales

L'usage premier de ces vases ne peut donner lieu qu'à des hypothèses. Il n'existe aucune trouvaille documentée ni dans un contexte archéologique domestique, ni dans un temple, ni dans une tombe iranienne (dans des tombes, oui, mais chez les populations de l'Oural qui se trouvaient au bout de la chaîne de transmission). Les rares mentions textuelles indiquent dans certains cas une fonction cérémonielle ou magique : un bol d'importation achéménide inscrit en chorasmien au II^e s. av. n.è. est défini comme un « bol de cérémonie » associé à la date du Nouvel An ; le *Shāhnāme* parle de la « coupe qui montre le monde » du roi légendaire Kay Khosrow, qui lui permettait de prédire l'avenir, attribut transféré à Jamshid dans la poésie persane à partir du XII^e siècle ; la même source mentionne la coupe inépuisable où le roi indien Keyd fit boire Alexandre.

Les scènes cultuelles figurées dans l'art sogdien témoignent d'une utilisation des vases comme offrandes ou conteneur d'offrandes¹, tandis que les scènes de banquet montrent des coupes apparemment en or, décorées à l'extérieur, où l'on boit du vin², mais était-ce aussi le cas de celles qui portaient des scènes à l'intérieur ? Quelques poèmes en arabe d'Abū Nuwās (?-815) le suggèrent. Le contexte est un pique-nique

1. Voir récemment F. Grenet, « The wooden panels from Kafir-kala: A group portrait of the Samarkand *nāf* (civic body) », *Acta Asiatica*, vol. 119, 2020, p. 21-42.

2. Voir par exemple A.Ju. Jakubovskij et M.M D'jakonov, *Zhivopis' drevnego Pjandzhikenta*, Moscou, Izdatel'stvo Akademii Nauk SSSR, 1954, pl. XXXIX (copie en couleurs).



Figure 1 – Plat du Tokharistān, fin III^e s.
Collection al-Sabah, Inv.

© The al-Sabah Collection, Dar al-Athar al-Islamiyyah,
Koweït

à Ctésiphon avec les Banū Nawbakht (une famille de lettrés de Merv, sans doute à l'origine zoroastriens, attirés à Bagdad dans l'entourage des califes) :

Nous demeurâmes ici un jour, puis un autre, puis un troisième,
et encore un jour, après quoi au cinquième nous partîmes.
Le vin circulait parmi nous dans une coupe en or
que des Perses avaient ornée de toutes sortes de figures.
En son fond apparaissait Kisrâ et sur ses côtés des antilopes
que poursuivaient les cavaliers avec leurs arcs.
Le vin y était versé jusqu'aux basques relevées à leur taille
et l'eau à hauteur de leurs couvre-chefs³.

L'image finale a été élucidée dès 1928 par Krachkovskij, qui, seul parmi les commentateurs modernes, a insisté sur la « chose vue » déjà comprise par les anciens exégètes arabes : l'eau ne s'ajoute que sur une faible hauteur au vin, qui donc est bu presque pur. « Jusqu'à présent on ne connaît pas d'objet sassanide identique à celui décrit, mais il ne faut pas oublier que presque tous les plats et coupes sassanides connus sont des *unica*, et il est tout à fait vraisemblable que quelque chose d'analogue sera un jour découvert⁴ ». Un plat publié en 2015 dans un catalogue a fini par lui donner raison (fig. 1)⁵ ! Ceci dit, Abū Nuwās écrit un siècle et demi après la fin de l'Empire sassanide et l'on ne peut exclure que des usages détournés se soient alors installés.

3. Traduction inédite de B. Deslandes.

4. I.J. Krachkovskij, « Sasanidskaja chasha v stikhakh Abū Nuvāsa », in : *Izbrannye sochinenija*, vol. II, Moscou/Léningrad, 1958, p. 336-391 (article initialement paru en 1928).

5. M. Carter (dir.), *Arts of the Hellenized East* [collection al-Sabah, Koweït], New York, Thames & Hudson, 2015, p. 292-299.

Pour les grands plats, l'on s'accorde à admettre qu'une fonction probable, peut-être la principale, était celle de marques d'honneur offertes à des dignitaires iraniens et à des souverains étrangers, ce qui pourrait expliquer en partie que la grande majorité des plats sassanides et centrasiatiques trouvés en contextes répertoriés l'ont été hors des frontières de l'Empire (Caucase, Asie centrale, à quoi s'ajoute l'Oural où ils ont fini par aboutir en échange d'ambre et de fourrures). C'étaient des portraits officiels immédiatement reconnaissables, non par le visage mais par la couronne (d'où l'in vraisemblance d'une anecdote maintes fois reproduite dans la littérature arabe⁶ : un roi Shāpūr croyant boire incognito à Byzance, donc sans couronne, est reconnu par son portrait sur la coupe !).

L'artiste ne signe jamais. Les inscriptions donnent le poids et, quand elles nomment quelqu'un, c'est uniquement le propriétaire, dont très peu peuvent être identifiés à des personnages connus car généralement on n'a que le nom, pas le titre (l'objet étant directement attaché à la personne, pas à la fonction). Assez souvent, du reste, ce n'est pas le premier propriétaire qui a inscrit son nom. Le travail de l'artiste apporte une plus-value symbolique, mais aucune plus-value économique. L'objet est avant tout un capital mobilier à valeur garantie : les poids inscrits sont souvent ronds ; quand il n'y a pas d'inscription et qu'on pèse, la gamme des poids oscille en moyenne entre 400 g et 500 g, donc 100 à 135 drachmes, mais parfois beaucoup plus ; dans le droit sassanide une coupe peut être mise en gage ; les taxes aux gouverneurs umayyades pouvaient être payés en objets d'or et d'argent, pour lesquels seul comptait le poids.

Ces vases tant d'Iran que d'Asie centrale ont continué à avoir une vie après être sortis de leur usage premier : dans la Bagdad abbasside, comme on vient de le voir ; plus tôt, dans la Chine des Wei du Nord (386-543), où le prince Yuan Chen exposait dans son palais de Luoyang « plus de cent vases en or et jarres en argent, et dans les mêmes matériaux à peu près la même quantité de bols, de récipients sur pied, d'assiettes, de boîtes : parmi les autres vases à boire se trouvaient des vingtaines de bols en quartz, de coupes en agate, de gobelet en rubis ; un si splendide artisanat n'existait pas en Chine, tout venait des Pays d'Occident⁷ ». Ce goût exotique est confirmé par les découvertes récentes dans des tombes aristocratiques de Datong. Chez les tribus de l'Oural, on a parfois ajouté aux plats des graffitis relevant de la culture locale ; à l'époque post-soviétique, quelques-uns sont réapparus dans les enclos culturels des descendants de ces peuples.

Pour conclure ces prolégomènes, il faut garder à l'esprit que ce qui nous est parvenu n'est qu'une très petite part de ce qui a existé. Le reste a été refondu, ou demeure enfoui. On n'a jamais pu détecter deux objets à coup sûr de la même main, et on préfère parler d'écoles que d'ateliers ; ceci n'empêche pas que certains groupes d'objets aient pu en inspirer d'autres, ou même être copiés les uns sur les autres,

6. I.J. Krachkovskij, *ibid.*, p. 348.

7. Cité dans P.O. Harper, *In Search of a Cultural Identity: Monuments and Artifacts of the Sasanian Near East, 3rd to 7th century A.D.*, New York, Biblioteca Persica, 2006, p. 129-130.

parfois à plusieurs siècles de distance. Au total, rien que pour les plats sassanides royaux et princiers, on en aurait actuellement plus d'une centaine. Mais les catalogues et certaines vitrines de grands musées européens et américains restent encombrés d'exemplaires douteux, jusqu'à aujourd'hui.

Cours du 21 janvier 2021

L'argenterie sassanide : genèse et développement

L'héritage parthe, du reste chichement attesté, n'est pas dominant. Le rhyton d'argent n'est presque plus produit qu'à l'Est. On a attribué aux Parthes la mode des portraits en médaillon caractéristiques du début de la période sassanide (des dignitaires de la Cour et des membres de la famille de Wahrām II, 276-293)⁸, mais il existe des modèles romains contemporains. D'une manière générale, l'argenterie royale sous forme de grands plats à but proclamatif paraît ultimement inspirée par Rome, dans un contexte de compétition idéologique qu'on a récemment identifié aussi sur les monnaies ; elle surgit, très contrôlée, dès le début de la dynastie, et se poursuit jusqu'à sa chute, voire au-delà par des imitations que, maintenant, on arrive mieux à isoler.

L'imagerie royale

Dans la première moitié du IV^e siècle, deux écoles divergent en se détachant du « style naturaliste » classicisant des débuts (représenté notamment par les coupes à médaillons qu'on vient de mentionner). Elles se distinguent du point de vue stylistique (le rendu du drapé) et technique, et se suivent jusqu'au début du VI^e siècle, après quoi elles fusionnent tout en innovant.

- 1) L'héritière la plus directe de l'école naturaliste, l'école « à lignes continues ondulées », devient « provinciale-orientale », avec les difficultés que comporte ce terme. La seule technique utilisée est le martelage et le ciselage, sur une coque unique.
- 2) L'école « à doubles lignes segmentées », la plus représentée dans le matériel conservé, conserve pendant deux siècles des pièces insérées qu'utilisait déjà l'école naturaliste ; elles disparaissent à la fin du V^e siècle pour laisser place au simple martelage et ciselage. C'est l'école de la Cour (ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait qu'un lieu de production puisque la Cour était itinérante).

Les deux écoles ont en commun la dorure partielle.

L'école de la Cour utilise une source d'argent unique, la même que la monnaie royale. Les rois sont identifiés par leur couronne, presque toujours individualisée (mais il y a quelques pièges : certains rois ont eu plusieurs couronnes ; parfois des rois

8. Harper et Meyers, *Silvers vessels*, pl. 1-7. (Désormais, pour les exemplaires concrets, je renvoie surtout aux images de cet ouvrage cité comme « Harper et Meyers », et au catalogue *Les Perses sassanides* cité comme « Cernuschi ». Pour les quelques images reproduites ici, je donne priorité à des exemplaires peu connus. Voir aussi l'enregistrement vidéo des cours.)



Figure 2 – Plat attribué à la minorité de Shāpūr II, c. 320-325.

Source : M. Aimone, *The Wyvern Collection*, p. 181.

imitent la couronne de prédécesseurs homonymes ; et, à partir de Pērōz, la plupart des couronnes se ressemblent). On a la quasi-totalité des rois sassanides depuis Shāpūr II jusqu'à Khosrow II, donc cela fonctionne un peu comme la monnaie d'or, émise par presque tous les souverains mais en faible quantité. La prédominance numérique de Shāpūr II s'explique par la durée exceptionnelle de son règne (309-379). À l'heure actuelle, la série semble inaugurée par lui, mais avec un plat très énigmatique (fig. 2)⁹ : la couronne est celle de son père Hormizd II, mais, ici, on a un jeune roi imberbe, le seul représenté ainsi ; on est tenté de mettre cela en rapport avec les circonstances exceptionnelles de l'avènement de Shāpūr II, un fils posthume supposé avoir été couronné une première fois dans le ventre de sa mère ; dans cette hypothèse il n'aurait reçu son couronnement solennel qu'à sa majorité (15 ans en Iran) et auparavant on lui aurait laissé la couronne de son père.

Sur la deuxième école, qui n'a produit que des plats de chasse, Harper et Marshak divergent. Pour Harper, il s'agit d'une école provinciale située dans divers centres « à l'Est », sans qu'on puisse localiser plus précisément ; certains rois sont des rois sassanides, mais les couronnes sont assez divergentes par rapport aux normes. Pour Marshak, il s'agit d'une seconde école tout aussi officielle que la première et dont le centre principal était à Merv, ville qui a fonctionné comme base arrière de l'extension centrasiatique de l'Empire à partir de Shāpūr II. Au début on ne voit que des princes. L'un d'eux (fig. 3)¹⁰ pourrait être un vice-roi ou un gouverneur du Sistān ou de

9. M. Aimone, *The Wyvern Collection : Byzantine and Sasanian Silver, Enamels and Works of Art*, Londres, Thames & Hudson, 2020, p. 180-183 (il est ici supposé qu'il s'agit d'un plat commémorant un ancêtre royal aux traits rajeunis, mais il n'existe aucune analogie à cela). Voir maintenant S. Azarnouche et F. Grenet, « La politique de l'autruche : manipulations successorales chez les Sassanides d'après un plat de Shāpūr II », *Res Orientales*, vol. 30, 2023, p. 9-17.

10. *Mibo Museum. The 1st Anniversary Exhibition*, 1998, p. 6-7.

Kābul rééditant l'exploit de Rostam avec le poulain Rakhsh : *Shāb-nāme*, trad. Lecoq¹¹, p. 190 :

Rostam assura son équilibre et se tint prêt,
 Puis resserra un peu plus le nœud du lacet.
 Puis de toute sa force il étendit son poing,
 Et appuya fortement sur le dos du poulain.
 Mais sous sa poigne son dos ne ploya pas,
 On eût dit qu'il ne la sentait même pas.
 Rostam se dit : Voilà où je dois m'asseoir,
 C'est ainsi que je ferai des actes de gloire.

Marshak considère que par la suite les personnages de cette école correspondant presque tous à un roi sassanide. En 1986 il distinguait huit ou neuf stades chronologique inégalement échelonnés de Shāpūr II à Khosrow I^{er} ; aujourd'hui avec la multiplication des trouvailles arrivant sur le marché on s'aperçoit que cette série politique devait être aussi exhaustive que l'école de la Cour.

On examine plus en détails les thèmes partagés ou répartis entre les deux écoles. On distingue trois thèmes principaux, également présents dans la vaisselle impériale romaine.

Le roi chassant

C'est le thème par excellence de la propagande royale, jusqu'à l'apparition de quelques scènes de trône dans la seconde moitié du v^e siècle ; en revanche le combat et le triomphe militaire ne sont jamais montrés, contrairement aux reliefs rupestres (mais l'inverse n'est pas vrai : il y a quelques scènes de chasse sur les reliefs) ; ils le sont sur des plats romano-byzantins, quoique assez rarement. Comme on l'a déjà signalé, les premiers plats de chasse sassanides datables montrent des princes apanagés, après quoi seule l'image du Roi des Rois s'impose sous Shāpūr II. Le monopole royal de l'image du chasseur établi au cours de son règne correspond historiquement à la disparition de la plupart des royaumes vassaux.

Cours du 28 janvier 2021

Les espèces chassées sont très diverses : lion, panthère, tigre, ibex, mouflon, cerf, sanglier, ours, autruche, zébu sauvage, onagre – donc tout ce qui est dangereux ou simplement rapide, à la seule exception du loup, lui aussi chassé mais proie indigne d'un roi car c'est de l'extermination de nuisible. Pour le reste, la répartition entre animaux « ahrimaniens » (les félins) et « ohrmazdiens » (la plupart des autres) ne paraît pas pertinente ici. Tous les gibiers qui ne sont pas des félins sont réputés consommables, y compris l'ours dont la chair est toujours appréciée en Sibérie ; selon la *Rivāyat peblevie*, 58.78-79, la chasse, en l'occurrence au mouflon, est avec le

11. P. Lecoq (trad.), *Ferdowsi. Shābnāmeh Le Livre des Rois*, Paris, Les Belles Lettres/Geuthner, 2019.



Figure 3 – Plat à l’imitation de l’exploit de Rostam, école de l’Est, 1^{re} moitié du IV^e s. Miho Museum.

© Miho Museum. Source : Miho Museum. *The 1st Anniversary Exhibition*, [s.l.], 1998, n° 6.

sacrifie la seule source licite de viande consommée. Il y a parfois des éléments de réalisme : un décor de montagne ; les roseaux d’où sortent les sangliers ; les plats fabriqués à l’Est tendent à remplacer le lion par le tigre ou la panthère des neiges (fig. 1) plus typiques de ces régions. La chasse se fait à l’arc, à l’épée, à la lance, au lasso, au lionceau brandi pour attirer la lionne. Plus rarement l’exploit est surhumain : Shāpūr II poignarde au garrot un cerf en montant sur lui à califourchon, peut-être en écho des reliefs mithriaques de Rome ; Yazdgird II assomme du poing un zébu, exploit jadis attribué à Séleucos I^{er}¹². Souvent, dans les deux écoles, l’animal est figuré en double, et quand il est du même sexe on a lieu de supposer que c’est le même, vivant et mort. Cette convention, qui se retrouve aussi sur le relief de Wahrām II poignant un lion, n’est auparavant attestée que sur une peinture de Hatra datant d’un peu avant la conquête sassanide.

Le légendaire national

Un deuxième thème, traité en variante de la chasse royale, est le légendaire national, rarement représenté. On a déjà vu l’allusion probable à Rostam domptant son poulain (fig. 3). Sinon ce répertoire tourne autour de Wahrām V (Wahrām Gōr, 420-438). Un plat de l’école de l’Est exécuté sans doute de son vivant (fig. 4)¹³ illustre son exploit avec les lions plus tard célébré dans le *Shāhnāme*, trad. Lecoq, p. 1227 :

Quand le lion aperçut ce féroce dragon,
Il leva les pattes de devant et fit un bon,
Il voulut atteindre le cheval au front,

12. Harper et Meyers, pl. 13 et 26 respectivement ; Cernuschi, n° 27.

13. Harper et Meyers, pl. 25 ; Cernuschi, n° 31. Sur l’existence en Iran de lions sans crinière, voir D.T. Potts, « The maneless Asiatic Lion (*Panthera leo persica*) of southwestern Iran », *Oriens Antiquus. Series nova*, vol. 3, 2021, p. 145-151.



Figure 4 – Plat de Wahrām V (420-438), école de l’Est. British Museum, inv. 124092.
© The Trustees of the British Museum.

Mais le chasseur le repoussa du talon,
 Son glaive atteignit la tête de l’animal,
 Alors la femelle s’enfuit derrière son mâle,
 Le glaive trancha le lion de haut en bas,
 Le cœur des lions mâles se remplit d’effroi,
 Arriva un autre lion féroce et rebelle,
 Et sa lionne avec un petit à la mamelle,
 Le roi le frappa de son poignard au cou,
 La tête du lion roula au loin d’un seul coup.

Dans ce cas l’image serait réaliste, il y a effectivement un lion et une lionne allaitante (en Iran les lions n’ont pas toujours une crinière). Mais peut-être faut-il inverser la relation de dépendance entre le récit célébrant Wahrām et le plat, celui-ci (ou d’autres analogues) ayant inspiré les textes ?

Son exploit cynégétique le plus fameux, avec les gazelles (trad. Lecoq, p. 1172), est célébré par trois plats posthumes dont la meilleure analyse a été donnée par Prudence Harper¹⁴. Wahrām, alors prince héritier éduqué chez les Arabes et chassant à dos de chameau, est mis au défi par sa favorite Āzādeh de transformer une gazelle mâle en femelle et l’inverse : il fait sauter les cornes du mâle et plante deux flèches dans le crâne de la femelle. Le seul des trois plats qui soit d’époque sassanide (fin v^e ou début vi^e siècle) conserve des éléments réalistes : Wahrām a une couronne, mais non royale. Les deux autres plats, à l’Ermitage, qui sont post-sassanides, lui donnent une couronne régulière. Il n’est pas nécessaire, comme on l’a proposé, de voir ici un récit mythologique impliquant le dieu Wahrām et plus tard seulement appliqué au roi : Wahrām Gōr semble avoir fait très tôt l’objet de récits qui faisaient de lui l’épitomé du bien-vivre aristocratique. Ce n’est sans doute pas par hasard si l’argenterie tait le dénouement

14. *In Search of a Cultural Identity*, p. 169-173.

beaucoup moins chevaleresque de l'épisode, relaté dans le *Shāhnāme* et illustré seulement sur la céramique à partir du XII^e siècle : la fille commet un lèse-majesté en comparant Wahrām à Ahriman, et il la fait écraser sous les pieds du chameau.

Le roi trônant

Le roi trônant est un thème rare et tardif. Il se combine avec la chasse royale dans un cas, le plat de Strelka (à l'Ermitage) dont la composition est comparable au *missorium* de Théodose datant de 389, donc bien antérieur¹⁵. Le roi trônant est difficile à identifier car cette couronne a été souvent portée entre 459 et 579. Le roi chassant au registre inférieur paraît être Yazdgird II, et du coup le roi trônant serait Pērōz associant la mémoire de son père. Ce serait compréhensible car d'une part la succession avait été disputée, et d'autre part Pērōz avait hérité de sa guerre avec les Kidarites. Les quatre dignitaires flanquant le roi trônant, les mains cachées dans les manches en signe de soumission, seraient alors leurs représentants (Marshak, catalogue Cernuschi, cite Plutarque, *Vie de Pompée*, à propos de Tigraue d'Arménie : « quatre des rois vaincus se tenaient à ses côtés, les bras croisés sur la poitrine »).

L'autre exemple, qui a fait couler beaucoup d'encre, est la coupe dit de Khosrow, nommé « tasse de Salomon » dans les inventaires du Trésor royal français où il se trouve depuis le IX^e siècle. C'est l'un des deux seuls exemples subsistant de vaisselle sassanide en or massif, avec le bol alvéolé sans figures du trésor de Pereshchepino qui provient sans doute du pillage d'un palais ou d'un temple sassanide lors de l'invasion d'Héraclius. La rareté de la vaisselle d'or sassanide pourrait s'expliquer par la refonte (refondre l'or est plus rentable que refondre l'argent), mais peut-être aussi par la rareté intrinsèque de l'or en Iran. Sur la « coupe de Khosrow » l'or massif est serti d'éléments en grenat, en pâte de verre verte imitant l'émeraude, et en cristal de roche, dont le médaillon central avec le roi trônant. C'est un objet royal et qui n'a jamais cessé de l'être (la tradition rapporte qu'il aurait été offert à Charlemagne par Harūn al-Rashid). L'attribution habituelle à Khosrow I^{er} se fonde surtout sur le prestige de ce souverain, tandis que la dernière étude en date propose de reconnaître plutôt la couronne de Kawād I^{er} (484-531)¹⁶.

Cours du 4 février 2020

L'étude de cet objet a été polluée par la prise en compte du « déchiffrement » délirant des inscriptions pehlevies par János Harmatta, qui reconstituait son histoire sur la base de traces imaginées par lui (seule l'indication de poids est authentique)¹⁷.

15. Harper et Meyers, pl. 19 et fig. 31 respectivement ; Cernuschi, n° 34.

16. I. Villela-Petit, « La coupe d'orfèvrerie sassanide du Cabinet des médailles : nouvelle attribution », *Revue numismatique*, vol. 171, 2014, p. 729-745. Harper et Meyers, pl. 33 ; Cernuschi, n° 35.

17. J. Harmatta, « La coupe de Xusro et l'origine de la légende du Graal », *Compte rendu de l'Union académique internationale, 66^e session annuelle*, Paris, 1992, p. 81-92. Voir S. Azarnouche, « The Khosrow Cup (Cabinet des Médailles, Bibliothèque nationale de France): Looking anew

Par ailleurs la symbolique des couleurs n'a pas encore été étudiée. Anca Dan (discussions préalables au cours) propose de rapprocher les traités hellénistiques où sont présentées les valeurs chromatiques des étoiles : on y retrouve le blanc transparent, le rouge et le vert. Dans l'astronomie sassanide on a successivement la sphère des planètes, celle de la lune, celle du soleil (où siège le roi, avec son trône solaire à chevaux ailés), enfin celle des étoiles fixes ici figurées par les fleurons incrustés polychromes en cercles concentriques. Dans son récit de la campagne d'Héraclius, la Chronique de Théophane transmise par Georgios Kedrenos mentionne un plafond de dôme vu à Ctésiphon, figurant le Roi des Rois trônant dans le ciel.

Les sujets mythologiques ou allégoriques

Dans l'ensemble on trouve peu de références zoroastriennes et très peu d'images de divinités, ces dernières presque uniquement dans des contextes astrologiques. C'est une différence majeure avec les plats byzantins où l'on trouve en abondance des scènes mythologiques tant païennes que chrétiennes.

Le biais astrologique est probable pour un plat du Metropolitan Museum où l'on avait voulu voir tantôt les Dioscures, tantôt une image dédoublée de Bellérophon avec Pégase. Dans sa dernière étude, Harper montre que ces thèmes ont sans doute été réinterprétés pour figurer la constellation des Gémeaux (*Dōpahikar* en persan)¹⁸. On peut alors proposer de reconnaître le Verseau dans la femme au vase inspirée de la Source Pirènè. Plutôt qu'une allusion à des récits de ménestrels, le joueur de luth indique qu'on est au Ciel.

Dans un même registre astrologique, le plat de Klimova (à l'Ermitage ; fig. 5) a suscité depuis 1920 une abondante littérature, qui n'a pas empêché Harper de déclarer son embarras tant sur le contexte de production (« *it is impossible to attach a cultural label to the Klimova plate* ») que sur l'interprétation (« *Herzfeld's idea that this structure and the figures connected with it are a representation of the Kunstuhr (an elaborate clock), has never been widely accepted* »)¹⁹. Selon moi, la contribution de Herzfeld reste la plus convaincante dans son ensemble, même si on peut l'améliorer sur certains points – opinion partagée par Lukonin et Marshak. Ce plat, qu'ils considèrent comme fabriqué en Iran au VII^e siècle, mais plutôt après la chute de l'Empire, serait une réminiscence partielle du Takht-e Tāqdis, le pavillon-horloge bâti par Khosrow II à Ganjeh. Selon la chronique de Georgios Kedrenos :

quand (Héraclius) entra, il trouva l'idole affreuse qui était le portrait de Chosroes, trônant comme dans le ciel dans le plafond en coupole du palais, et près de lui le soleil, la lune et les étoiles, que les idolâtres adorent comme des dieux, et tout autour

into the Persian Grail », in A. Caiozzo et C. Rhoné (dir.), *Le Luxe sur les Routes de la Soie*, Bordeaux, Ausonius, à paraître en 2024.

18. P.O. Harper, *In Search of a Cultural Identity*, op. cit., p. 91-92 ; Cernuschi, n° 37.

19. Harper et Meyers, p. 117-119, pl. 35. Elle renvoie ici à E. Herzfeld, « Der Thron des Khosrō », *Jahrbuch der Preussischen Kunstsammlungen*, vol. 41, 1920, p. 1-24 et p. 103-147.



Figure 5 – Plat figurant le dieu lunaire sur un chariot (dit l'« Horloge de Khosrow » ou le « Trône de Khosrow »).

Iran, 2^e moitié du VII^e s. Argent, ciselé, avec dorure.

Diamètre : 21,6 cm. Inv. n^o.S-43.

Musée d'État de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg ;

photo © Musée d'État de l'Ermitage/par V. Terebenin.

il avait placé ses messagers porte-sceptres ; là, cet ennemi de Dieu avait fait faire des machines qui pouvaient émettre des gouttes comme la pluie et du bruit comme le tonnerre.

Il est mentionné aussi dans la littérature arabo-persane (notamment *Ghurar* = Ps. Tha'alibi), avec une tendance pareillement réprobatrice. Herzfeld compare l'horloge hydraulique monumentale de Gaza construite vers 500 et connue par Procope dont la description se rapporte aux heures diurnes, avec une statue d'Héraclès frappant le gong ; le plat de Klimova figurerait quant à lui les heures nocturnes, le sonneur de gong étant remplacé par un archer faisant fonction de coucou.

Phyllis Ackerman, sans souscrire à la comparaison avec le Takht-e Tāqdis, a montré que le personnage trônant n'est ni le roi ni Mithra, mais Māh, divinité de la Lune, en Iran toujours masculine, avec son char à bœufs ; pour l'archer, elle proposait Tishtrya, dieu de l'étoile Sirius et de la pluie²⁰. Marshak (communication personnelle) proposait plutôt Ushah, divinité de l'Aube, sortant au moment où le chariot de la Lune va pivoter pour laisser place à celui du Soleil. Dans cette idée on peut comparer avec la peinture de Bamiyan montrant le surgissement matinal de Mithra au-dessous du Mont Harā : dans son char se tiennent, à droite par rapport au spectateur, l'aube (Ushā dans les versions indiennes où le dieu solaire est Suryā), brandissant une longue flèche ; à gauche, le crépuscule avec la Lune se reflétant dans le bouclier (type repris d'Athéna²¹) ; cependant sur le plat ce personnage est masculin. Dans la dernière contribution en date Panaino revient à l'identification avec Tishtrya, en s'appuyant notamment sur un plat plus tardif du Boston Museum of Fine Arts où un chien figure à droite de la composition, symbolisant la

20. P. Ackerman, *Survey of Persian Art*, vol. I, 1937, New York, p. 736.

21. F. Grenet, « Mithra, dieu iranien : nouvelles données », *Topoi. Orient-Occident*, vol. 11, 2001, p. 35-58, fig. 9.

constellation Canis Major où se trouve Sirius²². Sur les deux plats, il identifie le symbole de montagne situé sous le char avec le Mont Harā, l'axe du monde autour duquel tournent le soleil et la lune, ce qui renforcerait l'idée que ces plats seraient les *membra disjecta* d'une structure tridimensionnelle où un chariot pivotait devant une voûte portant les images des constellations.

Cours du 12 mars 2021

Il y a des allusions paradisiaques sur un certain nombre de plats sassanides et d'Asie centrale à scènes d'agrément, que nous examinerons plus loin, mais comme image explicite du Paradis zoroastrien il n'y en a actuellement qu'une : un plat du Musée Miho. La brève notice du catalogue identifie pertinemment l'arbre du Paradis où se trouve le coq de Srōsh et des musiciens (le Paradis est la « Maison du Chant »)²³. L'arbre surgit d'une étendue d'eau peuplée d'oiseaux dont l'un attrape un serpent, symbole de la victoire contre le mal : c'est l'Arbre de Toutes Semences qui sort de la Mer Vourukasha. Le couple n'a pas d'attribut royal ni divin ; l'homme tend une coupe, la femme une fleur, ce qui pourrait indiquer un vœu pour se retrouver au Paradis, par comparaison avec les sceaux sassanides dits « de mariage », dont certains comportent des formules faisant allusion à l'au-delà et parfois précisément à la Dēn, la divinité qui accueille les âmes ; également le sarcophage sino-sogdien de Yu Hong où l'on retrouve le couple buvant, les arbres, les musiciens et, en bas, les symboles de la lutte entre le bien et le mal, avec en plus des couronnes qui évoquent sans équivoque le contexte paradisiaque.

Cours du 18 mars 2021

Les seules images divines connues en dehors d'un contexte astrologique sont des images féminines, qui posent problème. L'identification à Anāhitā des femmes dansantes à demi nues, d'ailleurs toujours en groupe, est maintenant rejetée unanimement, mais Ackerman et Lukonin la concèdent pour une figure isolée sur une aiguière de la collection Stroganoff dont ne subsiste qu'un dessin²⁴ : ici, le personnage, plus statique, a des rubans royaux, une auréole et est accompagné d'Amours. Cependant, au lieu du lourd manteau d'Anāhitā, elle a un drapé transparent qui découvre le sexe, ce qui, derrière l'évident emprunt à Aphrodite, évoquerait plutôt la seule déesse zoroastrienne explicitement associée à l'activité

22. A. Panaino, « The “Klimova cup” », in R. Brentjes, S. Brentjes et S. Mastorakou (dir.), *Imagining the Heavens across Eurasia from Antiquity to Early Modernity*, Milan, Mimesis, 2024, p. 153-168. Pour le plat de Boston, voir : <https://collections.mfa.org/objects/155888>.

23. H. Inagaki, *Galleries and Works of the Miho Museum: South Wing*, Shiga, 2019, p. 114 (https://www.researchgate.net/publication/330410445_Galleries_and_Works_of_the_MIHO_MUSEUM). Photographie reproduite dans A. Dan et F. Grenet, « Alexander the Great in the Hephtalite empire: “Bactrian” vases, the Jewish *Alexander Romance*, and the invention of Paradise », *Bulletin of the Asia Institute*, vol. 30, 2020-2021, p. 143-194, fig. 28.

24. Ackermann, *SPA*, vol. I, p. 734-735, fig. 251.



Figure 6 – Plat figurant Aphrodite-Ashi (?), début VII^e s. (auparavant dans la collection Wyvern, localisation actuelle inconnue).

Source : M. Aimone, *The Wyvern Collection*, p. 194-196.

sexuelle : Ashi (voir la scène où elle apprécie tactilement les qualités corporelles de Zoroastre avant de l'envoyer au Paradis : Yt. 17.21-22).

Cette interprétation est encore plus tentante pour un plat récemment publié (fig. 6)²⁵. Le modèle vient d'Aphrodite *anadyomène* surgissant de l'écume avec Éros et d'Aphrodite *anasyromène* qui ouvre son manteau pour se dénuder, mais, outre cela, le type est probablement influencé par celui d'Isis nue avec sa couronne à sept palmiettes. Plusieurs détails présents dans les modèles paraissent avoir été retenus spécialement pour faire écho à l'hymne avestique à Ashi : les rayons (elle est l'aurige de Mithra), les lourds bracelets des trois femmes, les fioles de parfum, le coussin où posent les pieds de la déesse, pieds eux-mêmes lourdement parés et objets de la proscynèse des Amours :

(Yt. 17) Ô Ashi qui rayonne pour la joie, qui éclaire de ses rayons ; un parfum embaume la maison de celui chez qui pose le pied la bonne, la forte Ashi [...]

(10-11) Leurs femmes aimées sont assises sur de belles couches jonchées de coussins ; elle se fardent, se parent de bracelets, de boucles d'oreille à quatre coins et de colliers ornés d'or. Leurs filles sont assises avec leurs anneaux aux pieds.

Cette œuvre, comme celle que l'on a mentionnée juste avant, occupe une place à part. Elle porte la marque d'une forte hellénisation teintée d'égyptomanie, que l'on retrouve avec le « plat égyptisant » que nous allons évoquer plus loin. Cette atmosphère paraît avoir caractérisé l'époque de Khosrow II (591-628).

25. M. Aimone, *The Wyvern Collection*, p. 194-196. Bien qu'il ne soit apparu qu'en 2009, l'authenticité de ce plat inscrit en pehlevi ne paraît pas contestable. L'identification à Ashi plutôt qu'à Anāhitā, étendue au vase précédent, a d'abord été suggérée par Samra Azarnouche lors des discussions autour du cours. Anca Dan a fourni les rapprochements avec les iconographies d'Aphrodite et d'Isis.



Figure 7 – Plat figurant un aigle portant une femme de Bol'shaja Anikovskaja, VII^e s.

Iran, VII^e s. Argent, ciselé, avec dorure.
Diamètre : 22,2 cm. Inv. no.S-217.
Musée d'État de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg ;
photo © Musée d'État de l'Ermitage/par V. Terebenin.

Après cette série très limitée de divinités, on poursuit l'examen des figures mythologiques.

Une image fréquente à partir du VI^e siècle, sur tous les matériaux et notamment la vaisselle d'argent, est l'animal composite à tête de chien, pattes de lion et queue de paon que les historiens d'art ont longtemps identifié comme le Sēnmurw, un oiseau fantastique qui traverse toute la littérature iranienne. Cette identification a été remise en cause par Marshak et plus récemment par Compareti²⁶. De bons arguments (notamment des labels explicites sur des monnaies) conduisent à y reconnaître plutôt l'une des multiples traductions iconographiques du Farn, principe de la Fortune et du charisme royal. Dans le cycle de Rostam à Pendjikent, le Sēnmurw, protecteur attiré de la famille du héros, ne serait pas la créature composite qui vole vers sa tête mais le grand rapace figuré à la fin de l'histoire ; étymologiquement le Sēnmurw (avestique *saēna.mərəγa*) est effectivement un aigle.

La seule image probable du « vrai » Sēnmurw sur l'argenterie est le plat de Bol'shaja Anikovskaja, à l'Ermitage, d'époque sassanide tardive ou un peu post-sassanide (fig. 7)²⁷. Il figure un aigle gigantesque enlevant une jeune fille nue qui lui donne des fruits et donc consent à son enlèvement. Malgré une abondante littérature, il n'y a aucun consensus sur l'interprétation. Une étude d'Azarpay a cependant marqué une étape importante²⁸, en montrant, d'une part, l'ancienneté du thème du personnage enlevé dans les airs (à Akkad, le roi Etana, en Grèce, Ganymède), d'autre part, la proximité avec la variante bouddhique de la reine Sussondi enlevée par le roi

26. En dernier lieu, M. Compareti, *The Elusive Persian Phoenix: Simurgh and Pseudo-Simurgh in Iranian Arts*, Bologne, Paolo Emilio Persiani, 2021.

27. Catalogue *Splendeur des Sassanides*, n° 74.

28. G. Azarpay, « A Jataka tale on a Sasanian silver plate », *Bulletin of the Asia Institute*, vol. 9, 1995 [1997], p. 99-125.

des Supanna (le Bouddha dans une vie antérieure), qui a pris la forme de Garuda ; le thème est illustré à la fois dans la littérature (la *Sussondi-jātaka*) et dans l'art du Gandhāra, y compris dans son prolongement bactrien à Termez. Mais, sur le plat, il est resémantisé, puisque dans la légende bouddhique la reine résiste et possède des appendices serpentins, ici éliminés parce qu'à connotation démoniaque. Allant plus loin, Compareti a montré que l'oiseau doit être ici interprété comme le Sēnmurw, nom qui dans des textes sogdiens et syriaques traduit « Garuda » ; ses deux tresses indiquent son genre féminin, ce qui est effectivement le cas dans le *Shāhnāme* où le Sēnmurw (il faudrait dire *la* Sēnmurw) nourrit Zāl dans son nid avec ses petits²⁹. Le rinceau autour de la composition, avec des motifs végétaux et animaux dont aucun n'est reproduit à l'identique, est l'« Arbre de toutes les Semences³⁰ », comme l'a bien vu Marshak qui, cependant, n'a pas cité le rapprochement nécessaire avec la Sēnmurw :

(*Bundabishn* 16.4) À partir de toutes ces semences, l'Arbre de Toutes Semences a crû dans la mer Frākhkard [...]. Chaque année la Sēnmurw secoue cet arbre et mêle les semences à l'eau, et Tishtar fait monter l'eau de pluie et la déverse sur les continents.

On semble donc tenir une solution crédible pour l'oiseau, mais qui est la femme ? Nous n'avons de légende que pour l'enlèvement de l'enfant Zāl, pas pour une fille. Compareti propose de transposer ici les élaborations des mythographes gréco-romains interprétant le mythe de Ganymède comme l'ascension de l'âme. Dans une direction analogue, Marshak veut reconnaître la Dēn, « une figure allégorique exprimant le désir du Paradis ». Dans le poème de 'Attār *La Conférence des Oiseaux*, composé en 1177, l'idée ancienne du Simorq maître de toutes les semences aboutit à en faire le symbole de la connaissance disséminée dans l'ensemble de la Création, et dont la compréhension s'acquiert au terme d'une longue quête mystique. Aurions-nous déjà quelque chose annonçant cela ? Dans l'état actuel des choses, l'enquête doit s'arrêter ici.

Cours du 25 mars 2021

Un cas exceptionnel parmi les plats à symbolique religieuse, en l'occurrence associée à la danse, est le plat de la BNF fabriqué dans la tradition de l'« école de l'Est », sans doute au Tokharestān dans la seconde moitié du VII^e siècle. À la suite de

29. M. Compareti, « “Holy animals” of Mazdeism in Iranian arts: Ram, eagle and dog », *Nāme-ye Irān-e bāstān*, vol. 9, 2009-2010, p. 27-42 (ici, p. 32-35, plus précis sur ce point que *The Elusive Persian Phoenix*, op. cit.).

30. B. Marshak, « The decoration of some late Sasanian silver vessels and its subject-matter », in V.S. Curtis, R. Hillenbrand et J.M. Rogers (dir.), *The Art and Archaeology of Ancient Persia: New Light on the Parthian and Sasanian Empires*, Londres/New York, I.B. Tauris Publishers, 1998, p. 84-92 (ici p. 88).

Marshak, j'ai démontré, dans un article auquel je renvoie³¹, que les quatre couples dansants en arborant divers attributs symbolisent des fêtes du calendrier zoroastrien, avec un ordre chronologique et des associations symboliques déjà proches des descriptions d'al-Bīrūnī.

Les sujets exotiques

Cours du 1^{er} avril 2021

Un plat sassanide tardif avec un caractère à la fois exotique et politique se trouve dans la collection al-Sabbah (Koweït). Le catalogue interprète les scènes comme illustrant les conceptions manichéennes du salut de l'âme, lecture qui ne résiste pas à l'examen³². C'est un patchwork de scènes égyptiennes avec le Nilomètre et l'embarquement de la récolte, sous la protection de la Tychè d'Alexandrie. Cet objet a sans doute été réalisé en Iran dans le contexte de l'occupation sassanide de l'Égypte entre 619 et 629, pour l'entourage royal. Le thème de l'appropriation des pays étrangers à travers leurs productions (les plantes exotiques, les animaux sauvages, les crus viticoles, les femmes) est au centre de la culture de Cour iranienne, qu'illustrent les « paradis » royaux et le traité pehlevi *Khosrow fils de Kawād et un page*³³. Par hypothèse, le plat du « Triomphe de Dionysos » conservé au Musée historique de Moscou pourrait relever de la même idéologie et avoir été exécuté pour le même milieu, mais en reprenant des modèles plus anciens³⁴.

Le répertoire mondain et hédoniste

Cours du 20 mai 2021

C'est un répertoire surtout privé. On connaît un seul exemple royal : un plat du musée de Baltimore où le roi qui porte la couronne de Yazdgird II (438-457) festoie dans une tendre proximité avec une favorite (plutôt qu'avec la reine)³⁵. Ils échangent des couronnes « en croissant » ; de telles couronnes s'échangent entre les symposiastes sur certaines images de banquets funéraires romains, et entre amants dans la poésie persane.

31. F. Grenet, « Extracts from a calendar of Zoroastrian feasts: A new interpretation of the 'Soltikoff' silver plate (Bibliothèque Nationale, Paris) », in S. Stewart, A. Williams et A. Hintze (dir.), *The Zoroastrian Flame: Exploring Religion, History and Tradition*, Londres, Bloomsbury Publishing, 2016, p. 205-221.

32. *Arts of the Hellenized East*, p. 305-309 (notice par P.O. Harper).

33. S. Azarnouche, *Husraw i Kawādān ud rēdag-ē*, « *Khosrow, fils de Kawād, et un page* », Paris, Association pour l'Avancement des études iraniennes, 2017.

34. Sur ces deux plats voir S. Azarnouche, H. Fragaki et F. Grenet, « De l'Égypte à la Perse : un plat sassanide du VII^e siècle », in M.-D. Nenna (dir.), *Alexandrina 5*, Alexandrie, Centre d'études alexandrines, coll. « Études alexandrines », vol. 50, 2020, p. 97-147.

35. *Splendeur des Sassanides*, n° 65.

Dans leurs contributions au catalogue Cernuschi de 2006, Harper et Marshak s'accordent pour affirmer que ces thèmes « mondains » deviennent beaucoup plus fréquents à l'époque sassanide tardive, à partir de la fin du ^ve siècle ; ils refléteraient les goûts des nouvelles catégories sociales qui arrivent alors sur le devant de la scène et concurrencent la vieille aristocratie des six familles : la noblesse de service des *āzādān* (qui deviendront les *dehqān* à l'époque islamique), les classes marchandes urbaines – à vrai dire mal connues –, supposés plus ouvertes aux modèles étrangers (cependant le goût cosmopolite se retrouve dans les productions de la Cour). On a des supports nouveaux dérivés de prototypes romains (bouteilles, aiguères, coupes à pied), qui avaient existé au début de l'époque sassanide mais avaient ensuite disparu. Toujours dans cette même veine de démocratisation des arts somptuaires, on note la plus fréquente apparition de vases de bronze blanc (*speculum*) qui seraient des substituts à l'argent.

Le répertoire comprend en majorité des scènes associant un décor architectural à arcades évoquant un palais ou le paradis, des vendanges, des danseuses, des oiseaux³⁶. On reconnaît deux catégories principales de prototypes gréco-romains : d'une part les Heures et Saisons dansantes, d'autre part les scènes dionysiaques à Amours vendangeurs. Outre cela, Marshak accordait une grande importance au thème de l'harmonie des composants de la terre tel qu'on le trouve exprimé par exemple dans un discours attribué à Khosrow I^{er} :

(*Kārnāmag-e Ānōshērvān*, transmis en arabe) : J'ai cherché l'action la plus agréable à Dieu et j'ai trouvé qu'elle consiste dans ce par quoi les cieux et la terre se tiennent debout, les montagnes sont inébranlables, les fleuves coulent, la terre est pure : c'est-à-dire dans le droit et la justice. J'ai constaté que leur fruit est la mise en culture des pays, grâce à laquelle les hommes, les bêtes de somme, les oiseaux et les habitants de la terre vivent³⁷.

Emblématiques de ce point de vue seraient, notamment, le plat à la joueuse de flûte sur un griffon dans un décor panthéiste, et ceux qui figurent des fauves apaisés³⁸.

Une autre catégorie de vases à répertoire « mondain » est interprétée par Marshak comme des cadeaux de bon augure : cette catégorie d'objets aurait porté sous forme d'images allégoriques l'équivalent des formules propitiatoires qui seront inscrites sur les vases islamiques. Il s'agit en particulier de scènes de combat entre jeunes garçons et lions³⁹, qui auraient pu être offertes à la naissance d'un garçon ou à sa majorité (dans *Khosrow fils de Kawād et un page*, tuer un lion est une étape initiatique pour un jeune homme qui aspire à devenir page à la Cour). Un bol de la collection Sackler est interprété comme un cadeau de mariage : il figure une femme respirant une fleur, un

36. Cernuschi, n° 38-41 et n° 43-44.

37. Cité par Marshak, « The decoration of some late Sasanian silver », *op.cit.*

38. *Id.*, pl. Xe, XIIIa, XIIIc ; Cernuschi, n° 49.

39. Cernuschi, n° 45-46.

couple banquetant en échangeant des couronnes, et des festivités (musiciens, joueurs de nard, lutteurs-acrobates)⁴⁰. Une coupe-navicelle de la BNF pourrait (hypothèse personnelle) honorer une mère de jumeaux⁴¹ : elle figure sur les longs côtés deux enfants graciles, un garçon et une fille, qui gigotent immergés dans des eaux (avec un canard, symbole des eaux non courantes), et à chaque extrémité le buste d'une femme flanquée de deux adolescents. Les textes pehlevi témoignent d'une connaissance précise des stades du développement embryonnaire, avec des termes techniques spécifique pour la cavité amniotique, le mouvement fœtal, etc.⁴². La naissance de jumeaux, surtout de sexe différent, était considérée comme le bonheur suprême pour une mère zoroastrienne.

SÉMINAIRE - NOUVELLES APPROCHE DES SOURCES CHINOISES (PRINCIPALEMENT LE *TONGDIAN*) SUR L'ASIE CENTRALE À L'OUEST DES PAMIRS

Frantz Grenet et Ching Chao-jung, maîtresse de conférences associée

Séminaires 1 et 2 - Introduction

Les 22 et 29 janvier 2021

Présentation des sources pour la période allant du v^e au VIII^e siècle, correspondant en grande partie aux Wei du Nord (386-534), Zhou du Nord (557-581), Sui (581-619) et Tang (618-907). La question de la restauration du *Weishu* à partir du *Tongdian* et d'autres sources⁴³. La valeur particulière, trop souvent méconnue, du *Tongdian* (litt. « *Histoire générale des institutions* ») : présenté au trône en 801 par Du You (735-812), il a été rédigé antérieurement aux chroniques et compilations de la période Tang et, bien qu'il ne s'agisse pas d'un ouvrage à proprement parler historique, mais d'un compendium administratif mélangeant des sources d'époques diverses, il a conservé sur les 60 « pays d'Occident » des informations ou des leçons correctes qu'on ne trouve pas ailleurs ; Chavannes [*Documents sur les Tou-kiue (Turcs) occidentaux*, 1903] en a tenu compte dans ses notes, mais très partiellement.

40. Cernuschi, n° 70.

41. Cernuschi, n° 42.

42. S. Azarnouche, « Création et procréation : l'ontogénèse et l'embryologie selon la cosmologie zoroastrienne », *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, vol. 2021, n° 1, 2021, p. 459-495.

43. Voir Ching Chao-jung et I. Galambos (avec les contributions de M. Deeg et Inaba Minoru), « Chapter 1, Chinese sources », in D. Balogh (dir.), *Hunnic Peoples in Central and South Asia: Sources for Their Origin and History*, Eelde/Groningen Barkhuis, 2020, p. 1-112.

Brève introduction aux références clés pour la lecture de texte :

- *Tongdian*, texte édité, ponctué et commenté par Wang Wenjin *et al.*, Pékin, Zhonghua, 1988, 5 tomes, 5 788 p. ;
- Wakeman C.B., *Hsi Jung (The Western Barbarians): An Annotated Translation of the Five Chapters of the Tung Tien on the Peoples and Countries of Pre-Islamic Central Asia*, PhD diss. Univ. of California, 1990. (La seule traduction anglaise complète des chapitres 189-193 du *Tongdian* concernant « les barbares occidentaux ». Néanmoins, la dernière édition alors disponible [voir ci-dessus] n'a pas été utilisée⁴⁴) ;
- Li Jinxiu et Yu Taishan, *Tongdian xiyu wenxian yaozhu* 《通典》西域文獻要注, Shanghai, Shanghai renmin chubanshe, 2009. (Le seul commentaire chinois moderne couvrant entièrement les chapitres 191-193. Dans certains cas, les leçons retenues diffèrent de l'édition Zhonghua de 1988) ;
- Huber M., *Lives of Sogdians in Medieval China*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2020. (Dans une sous-section, les notices « Kang » [Samarkand] et « Suyi » [Sogdiane, voir *infra*] du *Tongdian* sont traduites.)

Séminaire 3 - Arrière-plan de Du You, compilateur du *Tongdian*

Le 5 février 2021

On commence avec l'arrière-plan de Du You, compilateur du *Tongdian* : ce n'est pas un savant de cabinet mais un haut fonctionnaire du ministère des Finances de la dynastie des Tang, ayant acquis une expérience directe de la comptabilité militaire. De plus, son père, Du Xian, était un général qui, en 718 ou 723, avait accompagné une princesse turco-chinoise à Suyab dans le cadre de la diplomatie matrimoniale des Tang⁴⁵.

Parmi les sources dont Du You a préservé des extraits se trouve le rapport de Du Huan, un prisonnier de la bataille du Talas en 751, qui a transmis des renseignements uniques sur Samarkand où il a séjourné. En passant à Suyab (Kirghizistan) la même année, il a vu un temple appelé Dayun Si 大雲寺 et l'a lié à la princesse mentionnée ci-dessus. Selon Du You lui-même, Du Huan était un parent jeune de son propre clan (*zuzi* 族子⁴⁶), donc sa citation du rapport de celui-ci est hautement fiable.

44. En convertissant en *pinyin* l'ancien système Wade-Giles pour la romanisation des caractères chinois, M. Comparsi a adopté la traduction de Wakeman sur les pays sogdiens dans son livre *Samarkand, The Center of the World*, Costa Mesa, Mazda Publishers, 2016, p. 271-280.

45. Voir la biographie de Du You et de son père dans le *Xin Tangshu*, *juan* 166.

46. *Tongdian*, *juan* 191, fin de l'introduction aux « Pays occidentaux ». Voir aussi A. Akin, « The *Jing Xing Ji* of Du Huan: Notes on the West by a Chinese Prisoner of War », *Harvard Middle Eastern and Islamic Review*, 1999-2000, p. 77-102.

En utilisant un essai chinois⁴⁷, on présente la logique interne de l'ordre des 60 pays occidentaux dans les chapitres 191-193. On aborde aussi la périodisation linguistique en Chine, à partir du cours de Laurent Sagart, « La langue chinoise des origines aux Qing : phonologie, morphologie, lexis » (EHESS 2006-2007).

Séminaire 4 - Analyse des informations du *Tongdian* sur le pays de *Suyi* 粟弋

Le 12 mars 2021

On sait que cette courte notice combinait les données du *Hou Hanshu* (composé vers 445 sur les Han orientaux [25-220]), du *Zhoushu* (composé en 636 sur les Zhou du Nord) et du *Weishu*⁴⁸, mais une partie importante de cette composante n'est pas encore identifiée.

Dans les copies médiévales (un peu plus tardives que le IX^e-X^e siècle) du *Hou Hanshu*, *Suyi* 粟弋 a été copié à tort comme *Liyi* 栗弋, ce qui a trompé de grands savants comme Chavannes⁴⁹. C'est le *Tongdian* qui conserve la forme correcte, que Hirth avait identifiée avec Sougdaia (Sudak) de Crimée, colonie sogdienne⁵⁰. Se référant à la prononciation vietnamienne de 弋 « dok »⁵¹, Shiratori a prouvé que *Suyi* était l'une des anciennes transcriptions chinoises de la Sogdiane. Puis Pelliot a supposé une ancienne prononciation *Sj^wok-ïək* < **Sj^wok-dək*, qui pouvait être « le nom plus général de "Sogdiane", Soydak »⁵². Aujourd'hui on sait que le mot sous-jacent était *sughdhik*, le mot pour « Sogdien » dans la langue sogdienne⁵³.

En employant le *Shuo wen jie zi* et ses commentaires ultérieurs, Ching explique que la prononciation médiévale de *yi* 弋 pourrait être aussi reconstruite comme EMC **thək* en plus de EMC **jik* dans le système de Pulleyblank. On compare ce changement de son avec celui qui s'est produit dans le cas de *Wuyishanli* 烏弋山離, Alexandrie (d'Arachosie) (EMC ʔo-jik-ʃəin/ʃe:n-liə/li [Pulleyblank]; chinois médiéval u-ïək-ʃän-ljië [Karlgrén]; chinois archaïque o-dïək-sän-lia [Karlgrén]),

47. Li Jinxiu, « *Tongdian Bianfangdian* "Tuholuo" tiaoshiliao lai yuan yu *Xiyu Tuji* » 《通典•邊防典》‘吐火羅’條史料來源與《西域圖記》», *Xiyu yanjiu* 西域研究, 2005, t. 4, p. 25-34.

48. Li Jinxiu et Yu Taishan, *Tongdian xiyu wenxian yaozhu*, 2009, p. 225-226.

49. É. Chavannes, *Documents sur les Tou-kiue (Turcs) occidentaux*, 1903, p. 71; É. Chavannes, « Le pays d'occident d'après le *Heou Han chou* », *T'oung Pao*, 2^e série, vol. 8, 1907, p. 195 n. 1.

50. F. Hirth, « Ueber Wolga-Hunnen und Hiung-nu », *Sitzungsberichten der philol.-philol. und der histor. Classe der k. bayer. Akad. d. Wiss.* Bd. II, Heft II, 1899, p. 264 n. 2.

51. Shiratori Kurakichi, « A study on Su-t'è (粟特), or Sogdiana », *Memoirs of the Research Department of the Toyo Bunko*, vol. 2, 1928. Cf. É. de la Vaissière, *Histoire des Marchands sogdiens*, 3^e éd. révisée, Paris, Collège de France/Institut des hautes études chinoises, 2016, p. 39 n. 74.

52. P. Pelliot, « Le nom du *χwārizm* dans les textes chinois », *T'oung Pao*, 2^e série, t. 34, n^o 1, 1938, p. 148 n. 1.

53. Yoshida Yutaka, « Sogudo hondo no rekishi » ソグド本土の歴史, H. Sofukawa et Y. Yoshida (dir.), *Sogudojin no bijutsu to gengo* ソグド人の美術と言語, 2011, p. 18, où le chinois archaïque de *Suyi* est donné **siuk dïek*. Voir aussi la carte p. 19.

forme suggérant un intermédiaire iranien où *-l-* était réalisé en spirante dentale. Il faut noter que Souen Yu-t'ang avait aussi remarqué la correspondance de *yi* 弋 avec la deuxième syllabe d'Alexandrie, et récemment Guo Xiliang a reconstruit le chinois archaïque comme α -*liǎk*-*jean*-*liǎ*⁵⁴.

Ching présente ses arguments pour dater des Wei du Nord les passages uniques sur *Suyi* dans le *Tongdian*, en retrouvant l'étrange terme « une grande plante céréalière » (*da he* 大禾) dans une notice sur les cultures exotiques du *Qimin yaoshu*. Éric Trombert remarque que le sorgho pourrait être pris comme l'un des candidats (cf. Pline, *Hist. naturelle*, XVIII, 55 : « un millet de couleur noir, à gros grains, dont la tige ressemble à un roseau ; il atteint la hauteur de 7 pieds... » ; cependant la question de l'espèce exacte désignée dans ce texte de Pline n'est pas vraiment résolue).

Si la datation de ces passages est acceptable, il devient évident que, dès le v^e siècle, *Suyi* (Sogdiane) était perçue par les Chinois comme un grand pays (*da guo* 大國).

Séminaire 5 - Comparaison du *Tongdian* avec le *Qinmin yaoshu*

Le 19 mars 2021

On poursuit la comparaison du *Tongdian* avec le *Qinmin yaoshu*. L'analyse de la flore dans les écofactes du site d'Ak-Beshim (Suyab) n'indique pas ici la présence du sorgho, mais il aurait pu pousser plus au sud⁵⁵.

Quant à l'erreur de scribe, l'ancienne impression au bloc de bois du *Tongdian* dans la dynastie des Song du Nord, maintenant conservée par l'Agence Impériale du Japon, révèle que 粟弋 et 粟弋 apparaissent dans le même paragraphe. Compte tenu d'autres erreurs similaires dans le *Jiu Tangshu* et le *Xin Tangshu*, Ching suppose que la corruption s'est peut-être introduite à la période Tang (618-907). Son hypothèse que le noyau de la notice sur *Suyi* dans le *Tongdian* est un texte inconnu de la période Wei du Nord – probablement l'original perdu du *Weishu* – peut s'appuyer sur la phraséologie dans les chapitres 191-193.

On se concentre sur le mot énigmatique *Tejumeng* 特拘夢 (EMC *dək*-*kuě*-*muwŋ*^h, LMC *thǎǎk*-*kyǎ*-*məwŋ*^h), un autre nom de la Sogdiane à côté de *Suyi*. Cet hapax a été interprété par Hirth comme « Türkmén » ou « Turkomán » (*op. cit.*, p. 263), par Shiratori comme *Toquz Manab* « les neuf princes » (*op. cit.*, 1928, p. 138), dont le second terme se heurte à des objections lexicales et phonétiques, et par Enoki conjecturalement comme une corruption de **zhaomeng* 招夢 (EMC *tsiaw*-*muwŋ*^h)

54. Souen Yu-t'ang, « Anxi yu Wuyishanli » 安息與烏弋山離, *Wenshi* 文史, t. 5, 1978, p. 19 ; Guo Xiliang, *Hanzi guyin shouce* 漢字古音手冊, Pékin, Shangwu yinshuguan, 2010.

55. Nakayama Seiji et Akashi Chie, « Aku-beshimu iseki shutsudo no shokubutsu izontai bunseki » (2) アク・ベシム遺跡出土の植物遺存体分析 (2), *Bulletin of Research Institute of Cultural Properties*, Teikyo University, vol. 19, p. 17-34.

< =*čaub, *čaubu, *žaub, *žaubu, etc.⁵⁶), un terme qui n'est jamais attesté. Ching envisage la possibilité de le relier avec la rivière Dumo (EMC dāwk-mak, LMC thāwk-mak) mentionnée dans la notice sur Shi 史 (Kesh ; Shahrisabz) dans le Tongdian, la finale nasale pouvant refléter le suffixe adjectival bactrien -αγγο [-ang]. Je (Frantz Grenet) suggère qu'il pourrait représenter *Toquz ming* « 9 000 » en langue turque, une capacité théorique de mobilisation – on sait que dans le monde turc ces unités sont des multiples de dix. Très hypothétiquement, chacun des neuf Zhaowu (sogd. *chamuk*), les neuf principautés de la « large » confédération sogdienne (Khorezm inclus !), apporterait 1 000 hommes. Je doute qu'une telle information ait pu précéder la conquête turque vers 560. Cependant, la question de la langue des Hephthalites est peu claire⁵⁷, donc on en vient à envisager la possibilité que *Tejumeng* soit un mot de la période hephthalite (c. 466-560) ou kidarite (c. 420-476).

Dans la seconde moitié de la séance, on lit la partie sur Suyab dans la notice sur l'état de Shi 石 (Chāch ; Tashkent). Aux yeux de Xuanzang, la « Ville de la rivière Suiye (Suyab) » était la ville la plus septentrionale de la Sogdiane. É. de la Vaissière insiste sur la contradiction pour le moment non résolue entre la description de Xuanzang (qui dès 630 décrit une ville fortifiée sur son périmètre actuel) et les résultats des dernières fouilles (le rapport de la mission de l'Ermitage en 2014 ne produit pas d'évidence quant à des niveaux de remparts antérieurs à l'occupation chinoise de 679⁵⁸). On compare d'autres cartes et photos dans les ouvrages russes et japonais, qui indiquent de manière claire la présence de marqueurs culturels sogdiens dès le VII^e siècle (voir en particulier les décors d'ossuaires zoroastriens, qui ont des modèles précis en Sogdiane à cette époque⁵⁹).

Dans des rapports japonais récents, on considère que les murs extérieurs autour du « deuxième Shahristan » furent construits par les troupes des Tang car la maçonnerie y est identique à la technique dite « rammed earth » en Chine et au Japon.

Afin d'expliquer le contexte historique derrière cette interprétation japonaise, Ching traduit la description de la reconstruction ou renforcement de la ville de Suiye

56. Enoki Kazuo, « Gisho Zokutoku koku den to Kyōdo-Fun dōzoku mondai » 魏書粟特國傳と匈奴・フン同族問題, *Tōyō Gakuhō*, vol. 37, n° 4, 1955, p. 40.

57. Voir « Note Sims-Williams », « Note Grenet », « Note Ching » et « Note La Vaissière », in Ching *et al.*, « Chapter 1, Chinese sources », *Hunnic peoples in Central and South Asia*, 2020, p. 62.

58. A.I. Torgoev, « Tjan-Shanskaja arkeologičeskaja ěkspeditsija: osnovnye itogi rabot 2007-2013 gg. », in : *Ěkspeditsii. Arkheologija v Ęrmitazbe*, Saint-Petersbourg, 2014, p. 311-330.

59. Voir notamment : Gosurdarstvennyj Ęrmitazh, *Sujab, Ak-Beshim*, Saint-Petersbourg, 2002 ; V.A. Livshits, *Sogdian Epigraphy of Central Asia and Semirech'e*, Londres, 2015 ; Saito Shigeo, « Suiye (碎葉) and Ak-Beshim: A historical development at the Western Tien-shan in the 7th to the first half of the 8th century », in Institute of History and Cultural Heritage of the National Academy of Sciences of the Kyrgyz Republic et Tokyo National Research Institute for Cultural Properties, *Protection and Research on Cultural Heritage in the Chuy Valley, the Kyrgyz Republic. Ak-Beshim and Ken Bulun*, 2017 ; Kakinuma Yohei, 唐代碎葉鎮史新探, *Bulletin of Research Institute of Cultural Properties*, Teikyo University, vol. 18, 2019, p. 17-34.

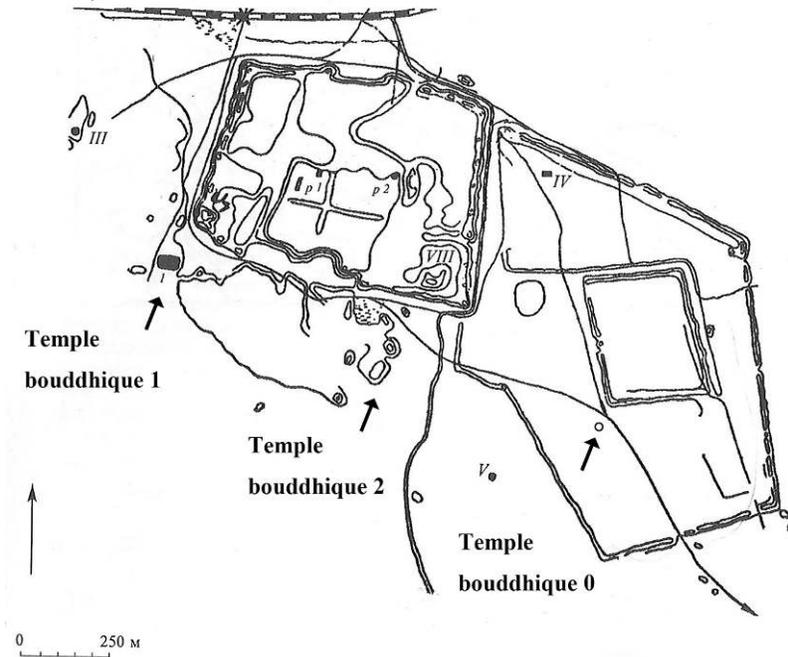


Figure 8 – Nomenclature des sites par l'équipe de l'université de Teikyo.

Basé sur la carte dans le *Sujab, Ak-Beshim*, Saint-Pétersbourg, 2002, p. 6.

(Suyab) par le général Wang Fangyi dans le *Jiu Tangshu*, dans le *Xin Tangshu*, et dans l'inscription commémorative pour ce général (composée par Zhang Yue, 663-730). Elle présente aussi plusieurs photographies d'anciens murs de Koutcha, quartier général des Tang dans le bassin du Tarim. Nous replaçons dans un contexte centrasiatique plus large la technique des murs et les plans des entrées/sorties de divers sites, en prêtant attention à la différence entre « terre comprimée », « pakhsa », « pakhsa rubanné », et aussi à la structure des barbacanes et chicanes bien attestées au Khorezm⁶⁰. Elles peuvent aider à expliquer la construction des murs labyrinthiques à Suyab dirigée par Wang Fangyi.

Séminaire 6 - Conquête chinoise de Suyab vers 679

26 mars 2021

On revient sur la conquête chinoise de Suyab vers 679. Sous prétexte de soutenir le prétendant Ninieshi (Narseh, voir ci-après) qui veut se rétablir sur le trône de Perse, la

60. G. Khozhaniyazov, *The Military Architecture of Ancient Chorasmia*, Paris, Éditions de Boccard, fig. 44 et 62.

cour des Tang a établi une force appelée « Marche militaire vers la Perse » (*Bosi jun* 波斯軍). Un fragment chinois trouvé à Turfan est le *curriculum vitae* d'un soldat concernant sa carrière dans les années 670, montrant qu'il y eut bien une mission militaire (d'exploration ?) passant par Humi (Wakhan) immédiatement après 677⁶¹.

On lit les textes chinois sur Yazdgird III (dernier roi sassanide) et son fils Pērōz (père de Narseh, déjà soutenu par la Chine), en notant que Jiling, siège du *Bosi Dudufu* (« gouvernement de Perse ») établi en 661⁶², n'est probablement pas Zaranj (chef-lieu du Sistān) comme beaucoup de savants l'ont supposé⁶³. On peut être d'accord avec Inaba sur le fait qu'il n'y avait alors aucune place possible pour une restauration sassanide où que ce soit en Iran. Au Sistān, la situation est certes confuse entre 657 et 665, avec une alternance de gouverneurs pro-Alides et pro-Umayyades, mais on n'a aucune information sur un retrait temporaire des troupes arabes ni sur une restauration sassanide⁶⁴. Si d'aventure Jiling est bien Zaranj, on pourrait au plus supposer que Pērōz s'est établi pour une brève période sur les confins entre le Sistān et le royaume de Kābul-Zābul, où ses prétendus successeurs réapparaîtront après Narseh.

Puis on se concentre sur le prétendant Ninieshi 泥涅師 nommé « chef des gardes » à la cour des Tang. Ce nom transcrit une forme de Narseh, sans doute Nerseh. Il se retrouve dans celui d'un roi de Samarkand à la fin du VII^e siècle, sans doute parce que la campagne chinoise de 679 s'était produite à l'époque de sa naissance et avait suscité des espérances dans les milieux dirigeants sogdiens déjà affrontés aux Arabes.

Sitôt franchi le Pamir, l'armée chinoise abandonna le prétendant sassanide à son sort au Tokharestān. La force des Tang remonta ensuite sur Suyab, son but véritable, peut-être en empruntant les passes du haut Zarafshan⁶⁵.

Séminaire 7 - Suyab ; état actuel de la documentation archéologique ; discussions sur l'identification du temple Dayun

Le 2 avril 2021

Retour sur Suyab et l'état actuel de la documentation archéologique ; discussions sur l'identification du temple Dayun doté par l'impératrice Wu Zetian avec l'un des trois temples bouddhiques retrouvés. L'une des raisons principales pour laquelle l'équipe de Teikyo identifie le « Temple 0 » avec le Temple Dayun est la présence de tuiles

61. Fragment 75TKM103: 1; Rong Xinjiang, « Tulufan wenshu 'Tang mouren zishu liguanzhuang' suoji Xiyu shishi gouchen » 吐魯番文書《唐某人自書歷官狀》所記西域史事鉤沉, *Xibei shidi*, 1987, t. 4, p. 53-55.

62. Voir Chavannes, 1903, p. 71 sur les seize *dudufu* établis à l'ouest des Pamirs en 661.

63. Inaba Minoru, « From Caojuzha to Ghazna/Ghaznīn: Early Medieval Chinese and Muslim descriptions of Eastern Afghanistan », *Journal of Asian History* 49, issue 1/2, 2015, p. 110-111 n. 3.

64. C.E. Bosworth, *Sistān under the Arabs, from the Islamic Conquest to the Rise of the Saffārids*, Rome, 1968, p. 19-20.

65. Voir la carte « Mount Mugh and surroundings », in F. Grenet et É. de La Vaissière, *Silk Road Art and Archaeology*, vol. 8, 2002, p. 192-193, fig. 3.

chinoises sur ce site ainsi qu'à l'intérieur du Shahristan 2. Le motif de plusieurs tuiles rondes d'avant-toit peut être comparé aux palais impériaux de Tang autour de Xi'an.

On lit plus profondément le rapport de Du Huan conservé dans le *Tongdian* et aussi la description de Zhang Yue sur la carrière de Wang Fangyi. Sur la base de nouvelles images dans les rapports japonais, Ching améliore la lecture de l'inscription chinoise dite « Stèle de Du Huaibao » collectée près de Suyab. Elle a été érigée par Du Huaibao, successeur de Wang Fangyi comme commandant de la garnison de Suyab vers 680.

Nous donnons une revue plus générale de l'archéologie autour de Suyab. Dans les années 1990, Ak-Beshim a été fouillé par l'équipe japonaise de Katō Kyūzō, qui doute que le Temple 1 ait jamais pu être le temple Dayun comme on l'avait d'abord proposé car son style architectural est plutôt centrasiatique que chinois⁶⁶. Il n'y a pas encore de solution décisive, mais on insiste sur la nécessité d'éliminer du dossier la reconstruction hasardeuse de la façade du Temple 1 par S. Khmel'nitski, reproduite à peu près partout.

Séminaires 8 et 9 - Royaume de Cao

Les 21 et 28 mai 2021

On se concentre sur le royaume de Cao au nord-ouest de Samarkand, une dénomination flottante ; à partir des Sui (581-614), le « Cao occidental » désigne le royaume d'Ishtikhan, dont le site de la capitale porte encore aujourd'hui le nom. Sur le grand temple de Takhsīch situé aux environs, au rayonnement pan-sogdien et même davantage, le *Suishu* et le *Tongdian* ont préservé les meilleures versions. On discute sur la localisation (très vraisemblablement vers le site archéologique de Kurgantepe), la nature de la divinité (qu'on sait maintenant féminine et héritière en partie des fonctions de Perséphone et de Geshtinanna, sœur de Tammuz), la description du mobilier de culte (le poluo « d'or » qui paraît être l'ancêtre des grands chaudrons de bronze à soupe ou boisson collective des mosquées est-iraniennes⁶⁷).

COURS À L'EXTÉRIEUR - UNIVERSITÉ DE L'INDIANA, BLOOMINGTON

Les 2 et 3 mars 2021 (par visioconférence), deux cours sur :

- « Religious coexistence in Central Asia circa Year 1000 » ;
- « Zoroastrianism in Central Asia: New approaches from new documents ».

66. Katō Kyūzō, *Studies on Buddhist sites of Northern Central Asia, Silk Roadology*, vol. 4, 1997, p. 159 [en japonais].

67. Voir Ching Chao-jung et F. Grenet, « The golden *poluo* in Sogdiana: An in-depth analysis of the *Suishu* and *Tongdian* passages », *Pis'mennye pamjatniki Vostoka*, vol. 18 n° 3, 2021, p. 127-147. Des mêmes auteurs, article en préparation sur le culte de Takhsīch dans *Bulletin of the Asia Institute*.

RECHERCHE

La crise sanitaire ayant interrompu les missions à Samarkand, l'activité de la mission archéologique (MAFOUZ de Sogdiane) s'est concentrée sur la préparation des publications, avec notamment la mise au point du texte de Pierre Gentelle « Samarcande et l'eau », l'étude la plus complète jamais réalisée sur l'irrigation de la ville, interrompue par son décès en 2010 ; j'ai mené ce travail en collaboration avec le géographe Jean-François Coulais et les archéologues Olga Inevatkina et Claude Rapin. Par ailleurs, plusieurs membres de la mission ont participé au catalogue de l'exposition du Louvre *Splendeurs des oasis d'Ouzbékistan*, 23 novembre 2022-6 mars 2023, dont j'ai présidé le comité scientifique. J'ai aussi participé au catalogue de l'exposition du musée Guimet *Tadjikistan, au pays des fleuves d'or* (13 octobre 2021-10 janvier 2022).

En collaboration avec la Mission archéologique australienne du Khorezm, je continue, avec Michele Minardi, à travailler sur l'interprétation des peintures religieuses zoroastriennes du I^{er} s. de n.è., les plus anciens témoignages qu'on ait de cette religion dans les arts monumentaux.

Depuis 2017, j'ai amorcé une collaboration avec Samra Azarnouche (EPHE) et Anca Dan (CNRS) pour reprendre le dossier, vaste et en constant renouvellement, de l'argenterie de prestige de l'Iran sassanide et de l'Asie centrale. Il apparaît en particulier que la question des modèles littéraires classiques doit être entièrement reprise, surtout pour les vases d'Asie centrale aux IV^e-VI^e siècles. J'y ai consacré mon cours de cette année et y consacrerai celui de l'an prochain. Plusieurs articles sont parus ou à paraître (voir les références dans les volumes 118, 119 de l'*Annuaire* et celui-ci). Nous envisageons de déposer un dossier d'ANR pour la constitution d'une base de données.

Je collabore aussi avec Ching Chao-jung à un réexamen systématique des sources chinoises sur l'Asie centrale préislamique, confrontées aux sources sogdiennes et arabopersanes, ainsi qu'à l'état présent de la documentation archéologique. Nous avons mené en commun le séminaire de cette année et nous continuerons l'an prochain.

PUBLICATIONS

FRANTZ GRENET (2019-2021)

Grenet F., « L'apocalyptique iranienne », in G. Dye et M.-A. Amir-Moezzi (dir.), *Le Coran des Historiens*, Paris, Les éditions du Cerf, 2019, p. 589-614.

Grenet F., « Le contrat de mariage sogdien du mont Mugh (Mugh Nov. 3-4) : quelques nouvelles hypothèses », in S. Badalkhan, G.P. Basello et M. De Chiara (dir.), *Iranian Studies in Honour of Adriano V. Rossi, Part One*, Naples, Uniorpress, 2019, p. 399-410.

Grenet F., « The wooden panels from Kafir-kala: a group portrait of the Samarkand *nāf* (civic body) », *Acta Asiatica*, vol. 119, n° 2, 2020, p. 21-42 [Version japonaise dans *Tōhōgaku*, vol. 139, 2020, p. 70-90].

Grenet F., « D'Abel-Rémusat à Pelliot : la contribution des sinologues du Collège de France à la redécouverte de l'Asie centrale », in P.-E. Will et M. Zink (dir.), *Jean-Pierre Abel-Rémusat et ses successeurs. Deux cents ans de sinologie française en France et en Chine*, 2020, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, p. 231-244.

Grenet F., « À l'occasion de la restauration de la 'Peinture des Ambassadeurs' (Samarkand, c. 660). Retour sur une œuvre majeure de la peinture sogdienne », *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres*, 2018 [2021], p. 1849-1872.

Grenet F. et Minardi M., « The image of the Zoroastrian god Srōsh: New elements », *Ancient Civilizations from Scythia to Siberia*, vol. 27, 2021, p. 154-173.

MAÎTRE DE CONFÉRENCES ASSOCIÉE : CHING CHAO-JUNG (JANVIER-SEPTEMBRE 2021)

Ching Chao-jung et Grenet F., « The golden *poluo* in Sogdiana: An in-depth analysis of the *Suishu* and *Tongdian* passages », *Pis'mennye pamjatniki Vostoka*, vol. 18, n° 3, 2021, p. 127-147.

Ching Chao-jung, Enami K. et Okada Y., « Paper in eighth-century Kucha: Discovery of cotton fibres within Chinese and Kucheana documents », *Central Asiatic Journal*, vol. 63, 2020, p. 71-104.

Zhao Li, Rong Xinjiang, Ching Chao-jung et Ogihara Hirotochi, *Qiuci shiku tiji* 龜茲石窟題記 (*Caves Inscriptions in Ancient Kucha*), 3 vol., Shanghai, 2020 [en chinois] (prix Hirayama 2021 de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, Paris).

Ching Chao-jung, « Kucha and Kushan: Some more remarks on a Huang Wenbi document », *Literature & History of the Western Regions*, vol. 15, 2021, p. 19-36 [en chinois].

Ching Chao-jung, « Pursuing the spirit of the *Artes Liberales*: A brief review on J. Wiesner's analysis of old paper collected from Kucha and Khotan », in : *Festschrift for the 90th Birthday of Pr Zhang Guangda*, vol. 2, Taipei, Xinwenfeng, 2021, p. 785-832 [en chinois].

Wiesner J., « Ostturkestanische Papiere (Turfan) », trad. en chinois par Ching Chao-jung d'un manuscrit de 1905 édité par Raschmann S.-C. et Ching Chao-jung, in : *Festschrift for the 90th Birthday of Pr Zhang Guangda*, vol. 2, Taipei, Xinwenfeng, 2021, p. 833-847 [en allemand et en chinois].

